

9 JANVIER 1964

LE TEMPS DE LA VIOLENCE

Plus ardente, semble-t-il, que les années passées, plus bruyamment compétitive que jamais, peut-être parce que nos oreilles en retentissent encore, la confrontation qui serre de plus en plus entre eux, comme des rivaux, l'art passé, l'art actuel et celui qui se tourmente dans sa gestation difficile, s'est manifestée violente et hautaine tout au long de 1963. Trois arts d'une vitalité qu'on pourrait trouver excessive si l'excès n'était le signe même d'une jeunesse d'ambitions dont, certes, la recherche archéologique et historique n'est pas démunie, la qualité de posthume étant un signe de vie dans la postérité. Fatalement leur position respective se modifie chaque année, et dans celle qui vient de se clore, les coups du sort et de la provocation déterminée ont déplacé, plusieurs fois brutalement, leur rapport.

La mort de Villon et celle de Braque, l'année même où le Musée national d'art moderne rappelait avec l'œuvre de Kandinsky, ce « prospecteur de domaines immatériels », les circonstances de l'invention du non figuratif, il y a déjà quelque cinquante ans, ont rejeté tout un pan de ce que l'on croyait être encore l'art contemporain dans le passé ; à nous maintenant de dire s'il méritera la dignité d'ancien.

Avec la disparition de Villon, doux et obstiné fouilleur des structures qui étayent le monde, les derniers échafaudages se sont effondrés les architectures internes dont il s'était efforcé de dégager les lignes se sont écroulées comme des châteaux de cartes. En même temps que Braque qui a pu être célébré pour la part qu'il a prise dans la destruction de l'imitation des objets et des spectacles, l'illusion même de la chose s'est évaporée, et permission a été donnée, de ce fait même, de détruire, au nom de l'art, la chose elle-même. Sans doute peut-on penser qu'ainsi ont été levés les derniers obstacles à la réalisation du vœu de Kandinsky pour qui il fallait « exprimer le secret par le secret », et donc placer le but de l'art au-delà de l'objet.

Les participants de la dernière Biennale de Paris nous ont-ils donné ces « signes d'une nouvelle renaissance intérieure » qu'énumérerait Kandinsky, et jusqu'à quel point leurs œuvres étaient-elles une « affirmation d'une nécessité intérieure » ? Mais briser, casser, déchirer, compresser et emboutir les vieux *ready made* d'il y a cinquante ans, comme le fait le « nouveau réalisme », manifeste une grande confusion d'esprit. La glorification solennelle du vieux dadaïste Hans Arp à qui a été officiellement conféré ces mois derniers le Grand Prix national des Arts, a entériné la validité du culte de l'irrationnel.

Mesure de l'homme

On a pu vouloir donner sinon une explication des tendances observées à la Biennale, du moins une référence ou une similitude historique, en évoquant une sorte de

romantisme. Ce n'est pas tellement l'éloigner de Kandinsky et de son symbolique *Cavalier bleu*. En cette année où le souvenir de Géricault a été évoqué par le rassemblement au musée de Rouen de 25 peintures, d'une trentaine de dessins et de tout l'œuvre lithographique, où le Louvre a dédié, pendant plusieurs mois, ses salles les plus somptueuses et les plus illustres à Delacroix, célébré aussi à Bordeaux par une exposition sur son entourage et des journées d'études, à Bayonne et à l'étranger, l'observation prend tout son sens.

Fils du Géricault de 1820 qui, au seuil de l'art moderne, a été fortement tenté par l'au-delà de la raison et a voulu aller regarder à travers l'apparence l'envers du mécanisme cérébral, ils peuvent sans doute prétendre l'être, par droit d'évolution fatale, ces jeunes adeptes de l'irrationnel, curieux jusqu'à l'aberration de l'inconnu de soi-même, qui envahissent en foule le Musée municipal d'art moderne tous les deux ans. Et n'est-ce pas Delacroix qui a écrit cette phrase qui engageait l'avenir : « C'est la cruelle réalité des objets que je fuis, quand je me réfugie dans la sphère des créations de l'art » ? Le romantisme, nous savons bien que c'est une constante de l'homme, mais savions-nous que le prétendu dictateur de l'académisme royal il y a trois siècles, Charles Le Brun, en était littéralement pétri ? Déjà, l'année précédente aux Gobelins où l'on avait célébré la création de la manufacture, certains dessins avaient jeté le pont entre lui et Gros, par exemple, beaucoup plus aisément qu'avec le baroque italien dont il procédait cependant.

Mais la révélation spectaculaire au palais de Versailles de ses *Batailles d'Alexandre* jugées jusqu'à présent à travers les tapisseries classicisées par les liciers des Gobelins, a remis en cause l'homme,

son comportement dans le siècle et le siècle lui-même : cet immense ensemble dioramique est une œuvre charnière entre les mêlées du XVI^e siècle, les *Batailles d'Anghiari* ou de *Cascina*, les massacres romantiques, et, pourquoi pas ? les batailles de Matthieu du-

commémoration de leur fondation des hommages solennels.

Dans le cadre de l'inventaire des richesses contenues dans les musées de France, un regroupement temporaire de peintures espagnoles, au Musée des arts décoratifs, a permis non seulement de se rendre compte de nos richesses dans cette école, mais d'apporter des éléments sur la question de l'évolution de l'espagnolisme en France. Le retour pendant quelques jours, pour une raison toute politique, des Trésors français de la cour de Frédéric II, au Louvre, nous a rappelé qu'on n'en aura jamais fini avec cet art du XVIII^e siècle français prétendu léger et superficiel.

Soucieuse de maintenir son renom de capitale internationale des arts, même anciens, Paris a aussi accueilli, entre autres, des rassemblements plus ou moins ambigus d'objets marocains et d'objets bulgares, mais l'exposition au Petit Palais de « L'au-delà dans l'art japonais » a produit sur le public et sur les artistes une sensation qui peut être durable. D'abord elle a rappelé, en transformant un musée, pseudo-lieu moderne de sacralisation, en temple « pratiquant », que l'art est un contenant religieux, une façon de prier et de méditer ; ensuite l'art Zen dont « l'essentiel est de saisir le cœur caché derrière la complexité superficielle de l'apparence » a fait l'effet d'un encouragement vers une certaine intériorité et d'une suggestion « vers une forme nouvelle de classicisme » qui, sans doute, restent l'obsession majeure.

LES ARTS EN 1963

par
**MICHEL
FLORISOONE**

quel le Musée municipal d'art moderne fit une rétrospective retentissante.

La vie du passé, elle a fusé en tout sens, à Paris comme en province, au cours de l'année 1963 ; elle s'est manifestée par des expositions qui déjà font date dans les études historiques et archéologiques. La présentation au Louvre des Bronzes du Luristan acquis de la collection Coiffard, composée de 500 pièces provenant des tombes de cavaliers découvertes dans les hautes vallées de l'Ouest iranien et dont l'ancienneté s'échelonne sur une durée de plusieurs siècles depuis la fin du II^e millénaire, a réuni des témoins très importants d'une civilisation complexe et attachante.

A l'occasion du VIII^e Congrès international d'archéologie classique qui s'est réuni en France et a provoqué dans nos provinces nombre d'intéressantes recherches et études sur « le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques », thème général du congrès, le Louvre a organisé une exposition qui a utilement clarifié certains problèmes posés par « l'art dans l'Occident romain ». Les cathédrales de Paris et de Rouen ont reçu e